

CHAPITRE II

LES ÉDIFICES RELIGIEUX DE L'ANTIQUITÉ

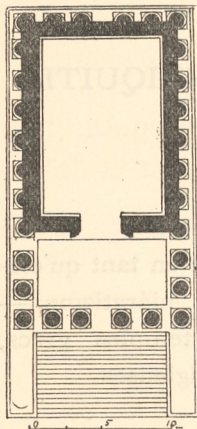
SOMMAIRE. — Ignorance du programme, étude utile en tant qu'éléments. — Antiquité classique, architecture rationnelle, hiératisme. — Temples égyptiens, assyriens, persans. — Les temples grecs, romains. — Caractères divers de ces architectures religieuses.

L'architecture religieuse a toujours été la plus haute expression de l'art d'un peuple; c'est toujours l'édifice religieux qui a précédé tous les autres dans le progrès, qui a fourni les modèles et les traditions, qui a fait les architectes savants et les ouvriers habiles. Cette architecture est donc toujours intéressante à étudier, mais à des points de vue très différents.

Si nous considérons une architecture religieuse, telle que celle des Assyriens, des Égyptiens, etc., nous trouvons des formes imposantes, des modes de construction simples et rationnels, des effets puissants : cela nous le voyons, nous le constatons, nous le jugeons. Mais pourquoi ces dispositions? en conformité de quel programme? Nous l'ignorons, même ceux qui prétendent le savoir.

Si donc cet art du passé nous livre des *éléments d'architecture* très intéressants, je ne saurais y trouver pour nous des *éléments de composition*. Ignorant ce qui se faisait dans ces grands monuments, ne pouvant même le supposer, je ne pourrais que vous

exposer les hypothèses plus ou moins ingénieuses de la curiosité. Ce n'est pas mon rôle, et je ne puis concevoir la théorie de l'architecture là où il n'est pas possible de la démontrer presque rigoureusement.



Or, cette ignorance du programme et de la fonction de l'édifice s'étend même à la civilisation gréco-romaine. Nous savons tant bien que mal — et encore! — ce qu'était la construction, l'architecture d'un temple. A quoi servait ce temple, la Maison carrée de Nîmes, par exemple (fig. 913)? A quelque chose certainement, mais à quelque chose que j'ignore.

Je ne vous parlerai donc que très peu de ces édifices conçus pour des religions qui ne

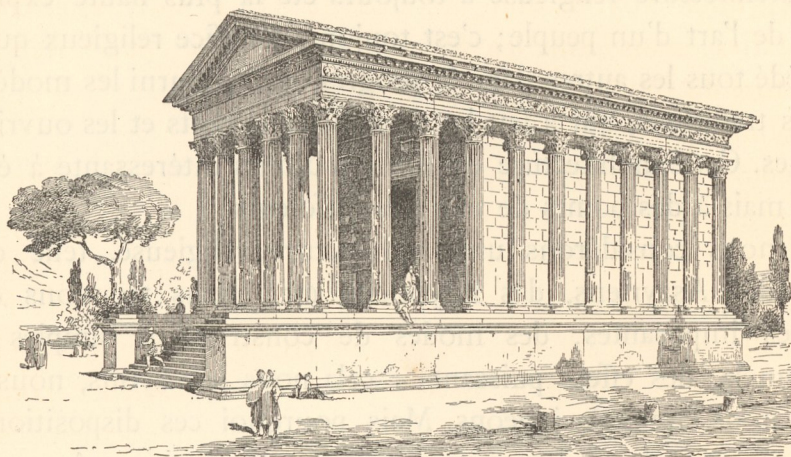


Fig. 913. — La Maison carrée de Nîmes. Plan et élévation.

nous laissent que des énigmes; et ce n'est qu'avec la religion chrétienne que nous pourrions chercher et trouver la raison d'être de compositions architecturales, aussi admirables et plus intelligibles pour nous.

Je ne passerai pas sous silence les monuments de la religion musulmane, fort analogues d'ailleurs aux édifices chrétiens. Et par chrétiens, même depuis l'époque de la Réforme, il faut presque uniquement entendre catholiques, car il n'y a pas eu jusqu'ici à proprement parler d'art protestant.

Dans les architectures orientales et très antiques, nous voyons deux manifestations bien différentes d'esprit et de tendance.

Tandis que chez les Égyptiens, les Assyriens, les Perses, — mais les Égyptiens surtout — l'architecture et la construction ne font qu'un, sont la conséquence nécessaire l'une de l'autre, et sont par conséquent de très anciens témoignages du grand principe classique de la vérité, — dans l'Extrême-Orient, au contraire, nous voyons une architecture fantastique, assurément décorative, mais dont les formes ne se rapportent en rien à la structure du monument.

Comment la comprendrions-nous ?

Depuis trois mille ans nous sommes les fidèles d'un art qui toujours, qu'il fût grec, romain, byzantin, moyen-âge ou moderne, a été l'expression monumentale de réalités ; d'un art qui est fait de lumière et de clarté, de logique et d'utilité. Puis, voici un art — oui, sans doute, un art, je le reconnais — qui ne paraît être que de la décoration *purement subjective*, comme on dit dans *le Monde où l'on s'ennuie* ; des entassements sans motif, de la pierre en l'air et voilà tout ! Les silhouettes sont étranges, d'accord ; l'ornementation est inouïe de profusion, cela suppose des moyens puissants, des ouvriers habiles, un peuple raffiné ; je ne dis pas non. Mais... qu'est-ce que tout cela ?...

Voilà par exemple des silhouettes extérieures qui, par leurs formes cylindriques comme des berceaux de voûtes, par leurs

hautes coupoles, nous font présumer des intérieurs élevés, des proportions de nefs et de dômes plus élancés que nos dômes, que nos nefs. Pas du tout : entrez, voyez les intérieurs : les salles sont basses ; un plafond qui n'est pas un plancher les écrase et cache, en la coupant, la proportion attendue. Voilà un monument très élevé, très silhouettant, où la verticalité paraît la préoccupation dominante. Pas du tout, à l'intérieur tout cela est égal, tout cela s'arrête à ce plafond ou plutôt à ce couvercle, tout le reste, tout le dessus n'est plus rien : rien qu'un décor, une apparence, un trompe-l'œil. Comprenne qui pourra ! Eh bien, si, je comprends un peu, un tout petit peu. Le mot du rébus ou du logogriphe, c'est *Brahma* ou c'est *Bouddha*, peu importe, c'est en tout cas cette digue ou cette borne, l'*art hiératique*.

L'art hiératique, monstrueux accouplement de mots incompatibles ! Comme si un art pouvait vivre sans liberté, sans droit au progrès. L'art hiératique, c'est l'art asservi à des formes imposées quand même, immobiles comme un rite ; il ne s'agit plus alors d'exprimer une vérité plastique, une forme consciente : on reçoit et on transmet un type, l'artiste n'est plus qu'un ouvrier qui fait aujourd'hui ce qu'on faisait hier, ce qu'on fera demain, ce qu'on faisait il y a des siècles, ce qu'on fera dans des siècles. Tout écart est interdit, toute beauté proscrite si elle n'est consacrée ; et dans cet Extrême-Orient, je me figure que l'artiste assez téméraire pour risquer un coup de crayon à côté du décalque sacré aurait bientôt goûté du pal ou du bûcher !

Mais ces formes ont eu leur raison d'être à l'origine, cet art mort a eu une source vivante ; seulement la source est oubliée, perdue, et il ne reste que l'imitation, l'éternelle reproduction de poncifs toujours les mêmes, qui ont eu une raison, qui n'en ont plus.

Voilà, je crois, ce qu'on peut trouver dans ces monuments étranges : art curieux, énigmatique, mais stérile.

Cela relève de l'histoire et de la curiosité, mais non de la théorie de l'architecture.

Au contraire, l'art égyptien est un art logique et vrai. Ses moyens sont restreints, ses conceptions timides, car il ne sait que superposer des pierres à des pierres, et s'il arrive à faire grand et très grand, ce n'est qu'au prix d'efforts colossaux pour demander aux matériaux le maximum des dimensions possibles. Ne connaissant que le linteau monolithe et le plafond monolithe, la portée extrême d'une pierre était la limite de leurs combinaisons (fig. 914). De là des plans très vastes, mais encombrés; des multitudes de points d'appui et jamais un large espace libre; des monuments dont la conception ne pouvait guère différer de celle d'une carrière : carrière dont les piliers sont des colonnes magnifiques, dont le ciel est une suite de plafonds superbes : au demeurant, un art imposant, très monumental, mais qu'on ne peut apprécier qu'en se rendant compte de ses moyens de construction. La littérature a fait beaucoup de phrases sur l'architecture égyptienne; on y a vu toutes sortes d'idées mystiques ou philosophiques, on a décrit ses effets, les impressions qu'elle devait produire; nous avons eu même une Égypte romantique. Combien il eût été plus simple de s'apercevoir que les Égyptiens ne *pouvaient pas*, entre deux axes de points d'appui, avoir des portées de plus de six à sept mètres qui d'ailleurs n'étaient réalisables que par l'emploi de matériaux exceptionnels!

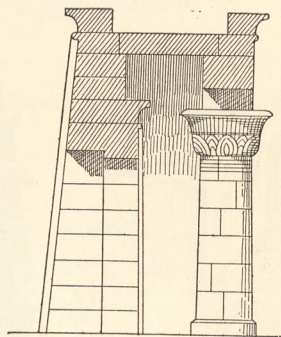


Fig. 914. — Exemple de construction égyptienne. Temple de Medinet-Abou.

Quel était l'usage de ces monuments, de ces temples ? Nous l'ignorons, et là-dessus on ne peut risquer que des conjectures. Mais nous pouvons du moins y constater la plus noble affirmation du caractère religieux, la grandeur. Grands matériellement, grands moralement par la simplicité des dispositions, par l'absence complète de tout élément de distraction, ces temples

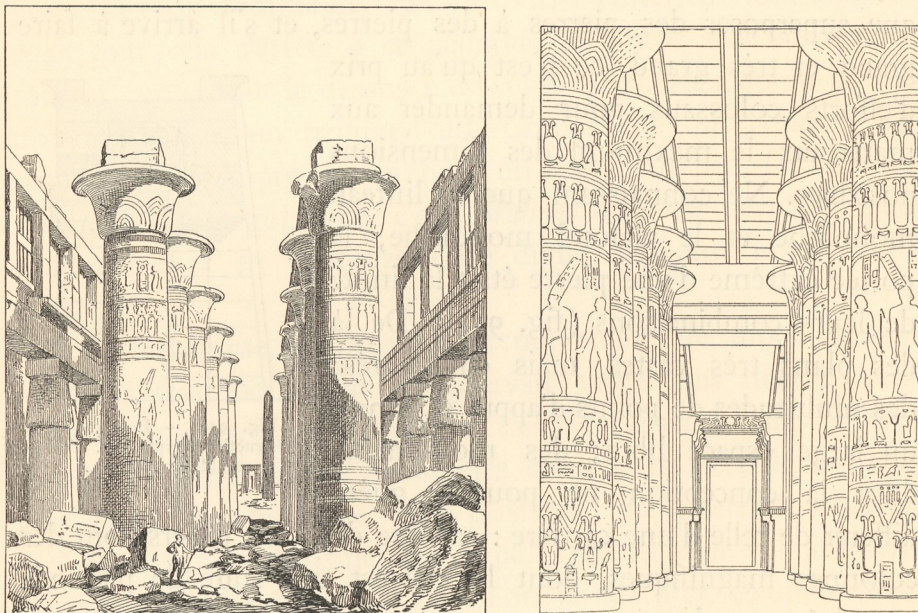


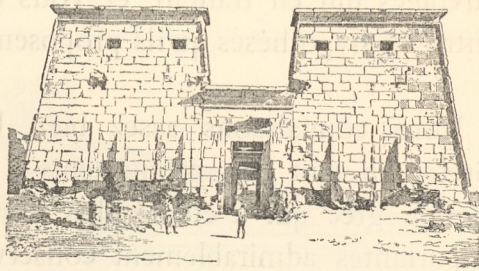
Fig. 915. — Avenue centrale du temple de Karnak. État actuel et restauration.

expriment surtout l'idée de durée quasi-éternelle que toute religion est obligée de revendiquer et qu'exprime si bien la vue de la grande avenue centrale du temple de Karnak (fig. 915). La dureté des matières, granites et porphyres, la simplicité des formes résultant de cette dureté même, les sculptures et inscriptions protégées par leur insertion en creux; la stabilité même de ces constructions où il n'y a que des actions verticales, l'ampleur des points d'appui et des murs, les talus accentués,

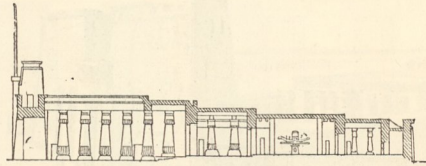
tout cela proclame l'éternité du monument qui semble indestructible aux éléments.

Or, c'est là une belle leçon d'architecture religieuse; plus que toute autre, l'architecture égyptienne nous la donne. Elle est trop loin de nous pour pouvoir se transfuser dans la nôtre et se prêter à des emprunts, mais elle mérite à coup sûr d'être méditée et étudiée avec respect et admiration : c'est une architecture qui reste mystérieuse pour nous dans son usage, mais que nous comprenons clairement dans ses moyens et sa composition. Sans m'étendre outre mesure à ce sujet, je crois utile de vous montrer les ensembles de deux des temples les plus remarquables de l'Égypte, celui de Khons (fig. 916) et celui d'Edfou (fig. 917).

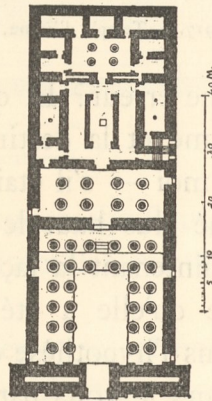
A un degré moindre, l'architecture religieuse des Assyriens appellerait les mêmes réflexions : inutile de me répéter. Quant à celle des Perses, aussi inconnue dans ses programmes, elle se distingue par l'emploi très ancien de la voûte, si bien qu'on a pu se



Façade.



Coupe longitudinale.



Plan.

Fig. 916. — Temple de Khons.

demander si la voûte n'était pas une trouvaille de l'Orient. Mais ne nous laissons pas entraîner à ces curiosités d'histoire. Vous les étudierez si le cœur vous en dit dans les nombreux ouvrages qui en traitent, et vous choisirez si vous le pouvez entre les hypothèses qu'ils proposent.

Nous connaissons assez bien l'architecture religieuse des Grecs, en tant que monuments : et encore ! Même pour le temple grec qui a été le plus étudié, dont il reste des parties importantes admirablement conservées, le Parthénon, nous ne savons même pas si la *cella* était couverte ou découverte. Hippocrate dit oui, Galien dit non, le sage dit peut-être, et chacun assurément est très convaincu. Mais puis-je affirmer dans l'enseignement ce qui est

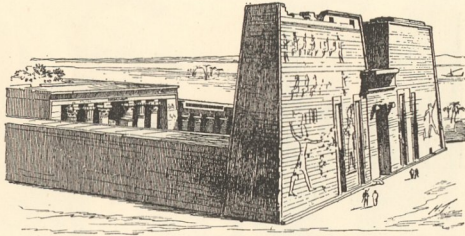


Fig. 917. — Temple d'Edfou.

peut-être une erreur ? Et que vous dire de ce que pouvait être le programme et la destination d'un temple, si nous ignorons — vous et moi — s'il était ou non exposé à la pluie ? Je vous en ai donné plus haut le plan (vol. I, fig. 243), je vous en soumets maintenant la façade (fig. 918), ainsi que le plan et la coupe, telle qu'elle a été restaurée par Garnier, du temple d'Égine, dans l'hypothèse de la *cella* hypètre (fig. 919).

Si d'ailleurs je vous parle en ce moment du Parthénon, c'est parce qu'il est le plus connu de tous : la question, ou plutôt les questions sont les mêmes pour tous les temples grecs, qu'ils soient de la Grèce proprement dite, des îles, de l'Asie Mineure, de la Sicile ou de la Grande Grèce.

Qu'était-ce donc que le Parthénon, en tant que temple ? Je

n'en sais rien, et en dépit des conjectures personne n'en sait rien. Il semble que ces salles successives aient été des dépôts de trésors, d'archives; au centre de la cella se trouvait certainement la statue de la Déesse, chef-d'œuvre colossal de Phidias, invisible ou exposant à la pluie ses ors et ses ivoires; en tous cas,

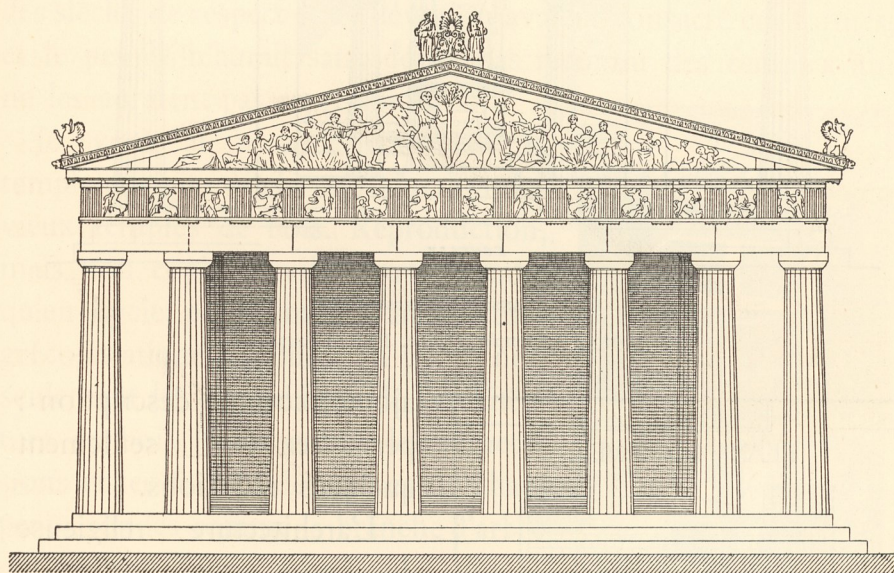
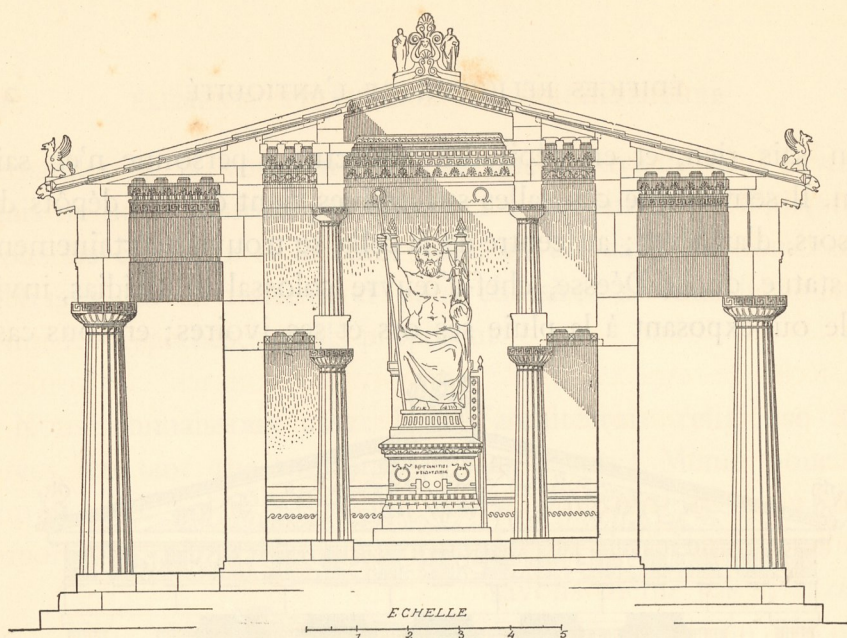


Fig. 918. — Façade du Parthénon.

aucun recul pour le voir : une statue magnifique cantonnée dans une armoire magnifique. Et vraisemblablement l'entrée du temple interdite au peuple.

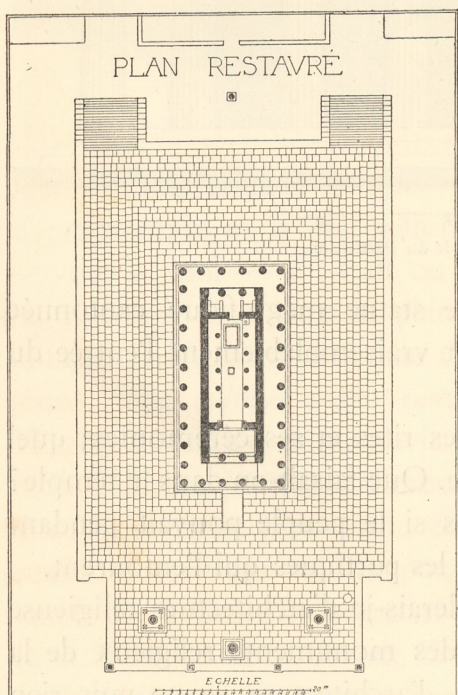
Cette religion devait avoir ses rites et ses cérémonies; quel rôle y jouait le temple? Je l'ignore. Que faisait-on dans le temple? Je l'ignore. Je ne sais même pas si le peuple pouvait pendant les cérémonies se répandre sous les portiques qui l'entourent.

Comment dès lors vous parlerais-je d'architecture religieuse des Grecs? Nous avons parlé des monuments religieux de la Grèce en traitant des éléments d'architecture, je ne puis rien



COUPE TRANSVERSALE RESTAURÉE

Fig. 919. — Temple d'Égine. Plan et coupe.



ajouter comme description :
 permettez-moi seulement
 quelques réflexions.

L'architecture religieuse
 des Grecs, moins immobile
 que celle des Égyptiens et
 des Orientaux, nous montre
 le plus heureux concours de
 la liberté et de la tradition.
 Dans l'antiquité la plus recu-
 lée, aux temps homériques,
 le temple ne devait être que
 l'abri de l'image portative et
 grossière du Dieu : toujours,
 jusqu'à Rome, le temple s'est
 plutôt appelé la *maison* de
 Jupiter, la *maison* de Minerve

Cet abri fut d'abord en bois, au moins en grande partie, cela n'est pas douteux. Par un phénomène que nous retrouverons avec l'architecture chrétienne, les incendies fréquents de ces abris vénérés firent renoncer à la construction en bois, et les temples se firent désormais en pierre ou en marbre. Mais des siècles de respect et de dévotion avaient consacré ces formes, et le peuple n'aurait sans doute pas reconnu des temples qui ne les auraient pas reproduites.

Je vous ai montré comment le temple dorique est la reproduction des vieux temples de bois. Reproduction, mais non copie servile. Aussi, tandis qu'en Lycie, par exemple, l'architecture gréco-asiatique reproduit en pierre non seulement les dispositions de l'architecture de bois, mais même les dimensions et les formes des pièces de charpente, rondes comme la branche d'arbre ou rectangulaires comme la poutre équarrie (fig. 920), au point qu'on se croirait en présence d'un ouvrage de

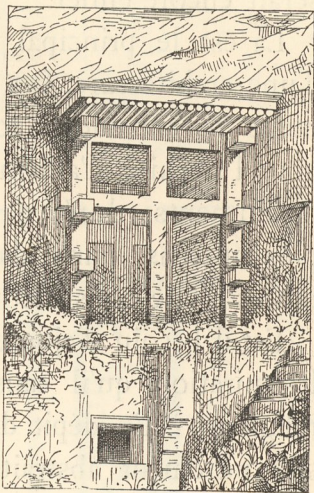


Fig. 920. — Exemple d'architecture lycienne.

charpente ayant subi une pétrification instantanée ; l'architecture de la Grèce, aussi respectueuse mais plus libre, rappelait les anciennes formes comme un symbole d'antiquité, mais, changeant de matériaux, changeait aussi les proportions et l'aspect final. Là est toute la différence entre l'esprit d'immobilité et l'esprit de progrès. Et ce qui était vrai en architecture l'était pour tous les arts, pour la poésie, pour la pensée : et c'est ainsi que la Grèce a mérité de devenir la grande institutrice de l'humanité.

Nous constaterons aussi dans l'architecture religieuse des

Grecs, cette poursuite de la durée quasi-éternelle que je vous signalais chez les Égyptiens. Par des moyens plus savants, par conséquent avec moins de matière, les Grecs sont arrivés dans l'art dorique surtout à des combinaisons qui, grâce à une exécution parfaite, pouvaient braver les siècles. Pour les détruire, il a fallu les tremblements de terre, ou, ce qui est pire encore, la main des hommes. Sans les violences humaines le Parthénon serait encore entier.

Là est le principal élément peut-être du caractère religieux d'une architecture. Les religions, je le répète, doivent nécessairement se considérer comme éternelles : leur idéal est de bâtir pour l'éternité, d'affirmer leur propre durée par la durée de leurs monuments; durée dans le passé par l'antiquité vénérable des plus anciens; durée dans l'avenir par les promesses et les assurances d'une construction indestructible.

Est-il besoin d'ajouter que la perfection plastique de cet art, l'admiration qu'il causait, concouraient à l'exaltation de l'idée religieuse ? En dépit des théoriciens de je ne sais quelle religiosité purement abstraite, l'art a toujours été le plus puissant auxiliaire de la religion.

Du temple grec au temple romain, la différence n'est que dans le détail de l'étude. Différence souvent considérable pour nous, parce que nous sommes des techniciens et des spécialistes, mais minime au point de vue de la composition. Sur la fonction du temple romain, nous n'en savons guère plus que sur la fonction du temple grec. L'analogie devait être grande.

Je ne connais pas, il est vrai, d'exemple romain de disposition analogue à celle du Parthénon, avec ses divers compartiments intérieurs : la *cella* des temples romains était, je crois,

toujours unique. Mais en Grèce même, la disposition du Parthénon paraît avoir été exceptionnelle.

Les Romains ont-ils eu des temples hypêtres? S'ils n'en

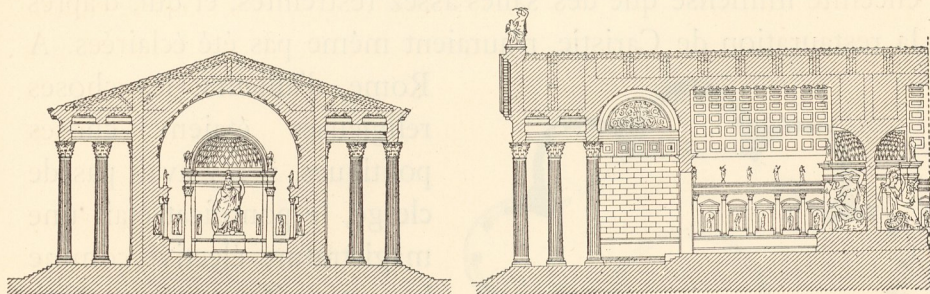


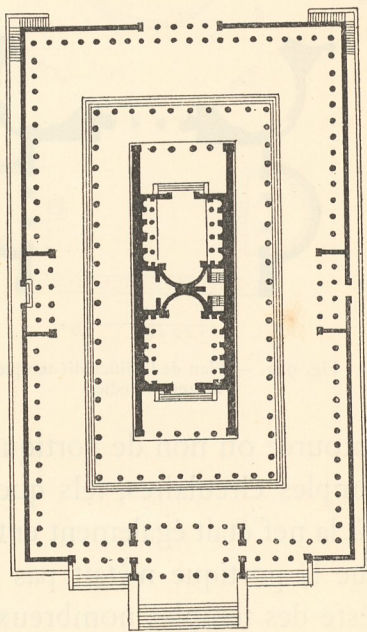
Fig. 921. — Temple de Vénus et de Rome. Coupe transversale et coupe longitudinale.

avaient pas, comment s'éclairaient les *cellae* entourées de murs sans fenêtres? Avaient-elles des jours de toitures? Tout cela, nous l'ignorons.

Le temple était-il un édifice public? Dans une certaine mesure très restreinte, peut-être. Mais certainement pas à notre façon : les plus grands temples de Rome ont une *cella* fort exigüe, qui ne peut en aucune manière se comparer aux dimensions de nos églises.

Il semble que le culte était extérieur, l'autel étant en avant du temple et non dans le temple. Dès

lors, le temple nous apparaît comme une salle consacrée, où les objets du culte et l'image du Dieu trouvaient abri, où se tenaient sans doute des réunions de pontifes — quelque chose



Plan.

comme une sacristie et une salle de chapitre. Les plus grands temples eux-mêmes, par exemple les deux temples accouplés de Vénus et de Rome (fig. 921), n'offraient au milieu d'une enceinte immense que des salles assez restreintes, et qui, d'après la restauration de Caristie, n'auraient même pas été éclairées. A

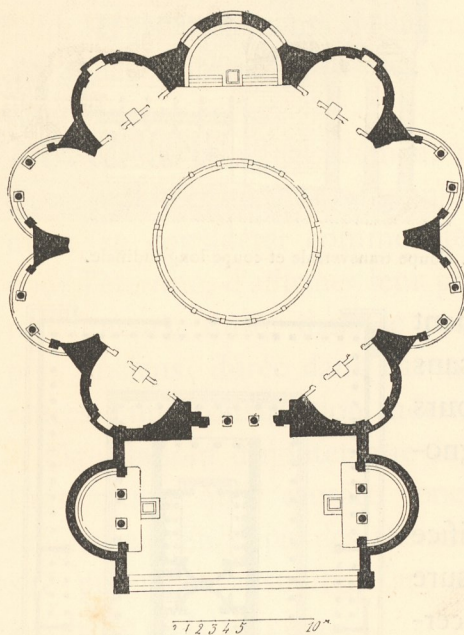


Fig. 922. — Plan de l'édifice dit temple de Minerva medica.

Rome, d'ailleurs, les choses religieuses étaient choses politiques, il n'y avait pas de clergé, le pontificat était une magistrature élective comme les autres. Tout cela est bien loin de nous, de nos conceptions modernes de la religion, très curieux historiquement et philosophiquement, mais sans enseignement pour notre architecture religieuse.

Les Romains eurent-ils des édifices religieux en dehors des temples rectangulaires construits suivant la forme consacrée de la *cella*

entourée ou non de portiques? Cela n'est pas douteux quant aux temples circulaires, tels que ceux de Vesta à Tivoli et à Rome, où la nef était également entourée d'un portique. Notez d'ailleurs que le portique n'était pas un élément nécessaire du temple; il reste des temples nombreux qui n'en avaient pas sur les côtés: par exemple le temple de la Fortune Virile ou celui d'Antonin et Faustine, à Rome, la Maison Carrée de Nîmes, le temple de Vienne, etc. Je vous ferai grâce d'ailleurs de la définition de ces mots quelque peu pédants: temples *prostyles* ou *amphiprostyles*,

périptères ou *pseudo-périptères*, *in antis*, etc. C'est toujours, avec

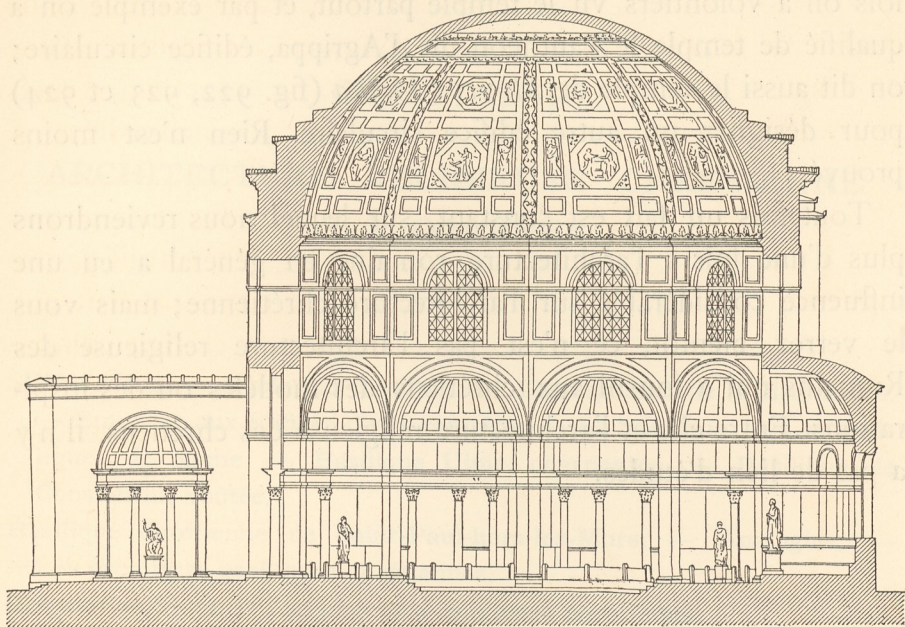


Fig. 923. — Coupe du temple de Minerva medica.

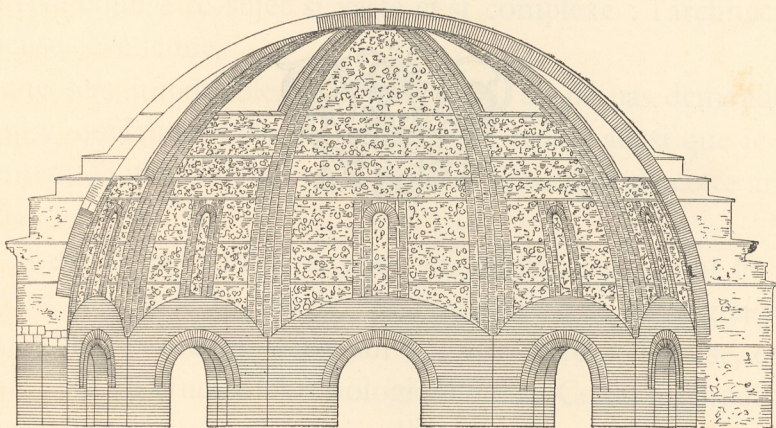


Fig. 924. — Temple de Minerva Medica. Construction des voûtes en briques et blocages.

des variantes résultant de l'emplacement, de l'économie, peut-être du programme, le temple antique tel que nous le connais-

sons, ou plutôt tel que nous pouvons le connaître. Mais autrefois on a volontiers vu le temple partout, et par exemple on a qualifié de temple le Panthéon dit d'Agrippa, édifice circulaire; on dit aussi le temple de *Minerva Medica* (fig. 922, 923 et 924) pour désigner un autre édifice circulaire. Rien n'est moins prouvé.

Toutefois un fait est constant, sur lequel nous reviendrons plus d'une fois : l'architecture romaine en général a eu une influence considérable sur l'architecture chrétienne; mais vous le verrez bientôt, ce n'est pas l'architecture religieuse des Romains qui a fourni aux chrétiens des modèles ou des inspirations. Entre elle et l'architecture religieuse des chrétiens, il n'y a pas de lien d'études.

